

LE RETOUR AU PAYS

Anne ouvrit un œil. On entendait de la musique dans la nuit. Elle ouvrit l'autre œil. Des trompettes, des saxos et la sirène grave d'un trombone. Elle ouvrit les deux yeux. Ce n'était pas un rêve. Une immense lumière montait du canal, une lumière de sons, de couleurs et de rythmes, une lumière comme un air de jazz bien huilé en marche vers la digue. Pistons d'hélicons, sirènes de sax, batteries de caisses claires et gerbes de clarinettes, c'était un bateau, un bateau qui approchait l'écluse, en pleine nuit, l'écluse de Males.

Très lentement, pour ne pas réveiller ses parents, elle enfila une chemise et un jean's, prit ses chaussures à la main et quitta la maison de la Vieille Rivière. Elle s'arrêta sur la place de l'église, sous les gargouilles silencieuses et blanches de lune. Elle siffla trois fois et s'enfonça dans l'ombre d'une arche afin de ne pas être découverte au cas où le papa de Kathy aurait entendu son appel et ouvert une fenêtre avant sa fille. Une lampe s'alluma au premier étage de la pâtisserie, Anne risqua un œil. C'était bien la lumière de la chambre de son amie qui parut bientôt en chemise de nuit, tout à fait réveillée.

— Tu as vu la lumière sur le canal? souffla Anne.

— Et la musique, répondit Kathy, tu as entendu la musique?

— C'est une péniche. On va voir? demanda Anne.

—Y a intérêt, fit encore Kathy en refermant doucement la fenêtre de sa chambre.
On arrive.

Et l'on vit alors, sur la place de l'église de Malestroit, un soir d'août, quatre enfants en file indienne qui couraient vers le canal. Il y avait Anne, Kathy et ses deux frères, Nicolas et Yann. Sur le chemin, ils retrouvèrent Yves-Marie, Sylvain, Gaëlle, Jonas et Germain, Sabrina, Delphine, et quantité d'autres enfants, qui, tout comme eux, avaient entendu la musique, vu la grande lumière et marchaient à présent en silence jusqu'à l'écluse. Il y avait là tous les enfants de Malestroit, ceux qui y étaient nés et ceux qui y venaient en vacances. Tous marchaient sur la pointe des pieds, leurs chaussures à la main.

Maintenant, on n'entendait plus que le vent dans les arbres. La musique s'était tue, mais la grande lumière qui les avait tous réveillés et qu'ils avaient vue de Saint Michel, de Sainte Anne et de Saint Julien brillait toujours, immobile devant la maison de l'éclusier.

C'était bien une péniche, un bateau extraordinaire plein de couleurs et de lampions. Sur le pont, une bande de musiciens attendait les enfants avec leurs instruments à la main.

Ils étaient vêtus de salopettes rapiécées de tissus de toutes les couleurs et semblaient venir des cinq continents. Il y en avait de tous les pays et de

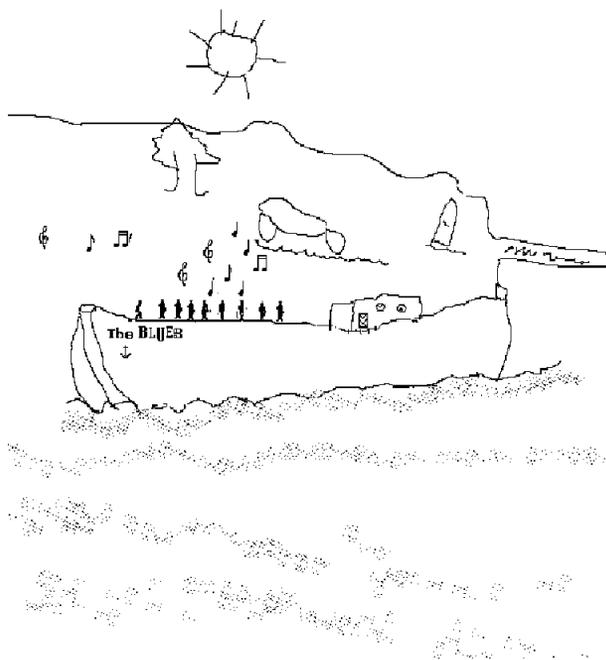
toutes les races, des Turcs et des Russes, des jaunes, des noirs et des blancs et même un indien au profil d'aigle qui tenait à la main une drôle de flûte faite de petits tuyaux blancs attachés entre eux.

— C'est la flûte des morts, chuchota Anne à l'oreille de Kathy. Les indiens d'Amérique du Sud la fabriquent avec des tibias. Je l'ai lu dans Tintin "Le temple du Soleil".

— On ferait peut-être mieux de rentrer à la maison, répondit Kathy qui n'en avait aucunement envie.

— Pas question! protesta Sylvain. Qu'est-ce qu'il y a de mal à faire de la musique avec les os des morts? On se souvient d'eux. On leur souffle dedans et c'est comme s'ils étaient encore un peu vivants! Moi, je veux monter sur le bateau!

Avant que ses amis aient pu tenter de le retenir, Sylvain s'avança à la rencontre de l'étrange équipage. Dans sa hâte, il ne vit pas que la passerelle n'avait pas encore été attachée et "BOUM! PATATRA! PLOUF!" Sylvain plongea dans l'eau entre le bateau et le talus. Tous les autres l'aidèrent à sortir de l'eau. Tous pouffaient de rire, même les



musiciens de toutes les races et de tous les pays.

A lors, un vieil homme barbu, coiffé d'une casquette noire à visière et chaussé de grandes bottes parut sur le pont. C'était le capitaine. Il invita sans un mot Sylvain à venir se changer dans le bateau. L'enfant disparut à la suite de l'homme tout en noir et ressortit peu de temps après, habillé, comme les musiciens, d'une magnifique salopette rapiécée de tissus de couleur.

— Génial! cria Sylvain. Vous devriez venir voir à l'intérieur!

Et tout excité par ce qu'il venait de découvrir, il se prit les pieds dans sa salopette trop large et bascula une nouvelle fois la tête la première dans le canal. Plouf!

— Sylvain! cria Kathy, ne va pas te noyer, on veut savoir ce que tu as vu dans la péniche!

— Gloups, répondit Sylvain en sortant la tête de l'eau et en attrapant la main que Nicolas lui tendait. Rien, j'ai vu rien!

— Et c'est cela que tu trouves génial, protesta Anne. Rien?

— Allez donc voir vous-même et vous verrez si je suis un menteur protesta le maladroit.

Et sur un geste toujours silencieux du capitaine, tous les enfants pénétrèrent dans la péniche. Effectivement, à l'intérieur, il n'y avait rien. Mais ce qui s'appelle rien! Pas de machine, pas de moteur, pas de rames, pas de voiles sur le mat qui n'était pas sur le

pont, pas de réservoir d'essence, pas d'odeurs de fuel et de gasoil, pas de suie, pas de cambouis, pas de tubes, pas de tuyaux, pas de turbines ni quoi que ce fût qui aurait pu faire avancer le bateau. Il n'y avait qu'une grande, une immense pièce aux murs aussi lisses et doux que les souvenirs de voyage qu'on s'invente à douze ans. Ici et là, sur le sol, traînaient des instruments de musique plus étranges les uns que les autres. Balafond d'Afrique, Banjo des plaines du Far-West, piano des villes et accordéons des campagnes. Et des flûtes, des centaines de flûtes de tous les pays; des flûtes pour n'être jamais seul sur les hauts plateaux de la cordillère des Andes ou dans les pâturages des Alpes, des flûtes pour chanter les morts et les vivants sur le toit du monde et dans les plaines de l'Europe centrale, et des bombardes, des chalumeaux, des fifres de soleil, des cornes de brume, des bouts de roseau et des tiges de bambou. Sylvain avait raison. Il n'y avait rien à l'intérieur de la péniche. Il y avait le monde entier et ses musiques.

Les enfants restaient là, interdits, hésitants à ramasser les instruments quand, de l'extérieur, leur vint le bruit de l'explosion d'un pétard. Ils se précipitèrent tous vers la sortie. Les musiciens de toutes les races et de toutes les couleurs étaient descendus à terre et envoyaient des pétards pour attirer les gens du centre ville.

— Pour réveiller les enfants, il suffit d'un peu de musique, dit un guitariste aux cheveux si noirs qu'ils se confondaient avec le ciel, mais si nous voulons que toute la ville vienne à la fête, il nous faut faire beaucoup de bruit. Le sommeil des adultes est si profond que les rêves eux-mêmes n'arrivent plus à y entrer.

— Et en disant cela, qui était fort étrange, il distribua à tous des fusées et des

pétards que Kathy, Anne, Sylvain, Yves-Marie, Yann, Delphine et tous les autres se mirent à faire exploser sur la digue. Ce fut un vacarme formidable.

Le premier, l'éclusier se précipita à sa fenêtre et bientôt d'autres gens arrivèrent de saint Michel, de Sainte Anne et de Saint Julien pour voir ce qui se passait sur le canal. Toute la ville fut bientôt là, y compris des sœurs des Augustines qui avaient roulé les lits de leurs malades sous le ciel étoilé. Alors, les musiciens prirent leurs instruments et la fête commença.

Ce fut la plus belle fête qu'on n'ait jamais vue à Malestroit. De trois ans à quatre-vingt-trois ans, chacun y trouva exactement ce qu'il aimait. Il y avait des éléphants acrobates, une pêche à la ligne avec de vrais poissons, un cracheur de feu, une pêche aux bonbons et un arbre à sucettes, des manèges avec de vrais chevaux et de la musique folklorique. On y mangeait des crêpes et des galettes fraîches, des grillades et du boudin, des gaufres avec du sucre, de la barbe à papa et des pommes d'amour. Il y avait aussi des sonneurs, de l'accordéon, des ballets de drapeaux, des rires, de grands feux et d'immenses marmites où l'on se pressait sans jamais se bousculer. Elle dura jusqu'au matin sans que jamais la fatigue parvienne à l'abîmer et, lorsque le soleil parut, de retour de l'autre côté du monde, chacun reprit le chemin de sa maison, vers Saint Michel, Sainte Anne et Saint Julien. Tous rentrèrent chez eux, la tête pleine encore de musique.

Tous, sauf les enfants.

En effet, dès les premières lueurs de l'aube, ils abandonnèrent leurs vêtements pour les magnifiques salopettes rapiécées de tissus multicolores et suivirent un à un les musiciens qui regagnaient l'ancre de la péniche sans cesser de jouer. Et lorsque tous furent dans la grande pièce vide ou tenait le monde tout entier, le bateau s'ébranla, emportant les enfants. Les musiciens jouèrent d'abord une valse lente et la péniche sortit de l'écluse. Puis ils entamèrent un boogie-woogie endiablé et les arbres se mirent à défiler à toute allure sur le chemin de halage. C'était cela, le moteur du bateau, la musique du monde, la musique qui nous met des fourmis dans les jambes. Les yeux fermés, ils voguèrent jusqu'en Amérique où les magasins débordent de merveilles, à Mezy dans les Yvelines et à Chalifert qui est le pays des grands-mères, en Angleterre, à Montpellier et jusqu'au Triangle des Bermudes où l'on disparaît pour rejoindre le Pays des Merveilles d'Alice.

Seuls ceux qui refusent de croire que les violons ont une âme s'obstineront aussi à ne pas croire que cette histoire est véridique.

Les parents étaient rentrés chez eux, les enfants partis avec le bateau magique et pourtant, il restait quelqu'un, tout seul, un peu pensif et un peu perdu sur le bord de l'écluse. C'était le capitaine, le capitaine tout noir avec sa casquette à visière que, dans la fête, il avait tournée à l'envers sur sa tête. Depuis cinquante ans il avait bourlingué tout autour de la terre et ce matin là, il sentait que le moment était venu de rentrer au pays. Seulement voilà, il y avait tellement longtemps qu'il était parti de chez lui qu'il ne savait plus très bien à quoi pouvait ressembler son pays...

D'un air sombre, le capitaine passa le pont et entra dans la ville. Il esquissa un sourire en découvrant la maison de la Truie qui File aux colombages ornés de têtes de singes.

"Fais pas de grimaces ou tu finiras sur la Truie qui file..."

La phrase lui était revenue sans qu'il y pense. Une phrase que disait son père, il y a bien longtemps, quand il était tout mouflet. Est-ce qu'il était de retour chez lui? Il marcha toute la matinée dans les rues de la ville. Il aurait aimé sentir dans le quartier de saint Michel les odeurs de fumier entreposé à même la rue. Cela lui aurait rappelé le quartier des bouseux où il avait grandi. Mais à présent les rues étaient nettes et les maisons pimpantes. Plus de trace de fermes. Le capitaine doutait. Il douta jusqu'à trois heures de l'après midi. A cette heure précise, le soleil jetant un rayon sur une gargouille fit apparaître l'ombre d'un visage sur le mur de la petite église.

Nom de Dieu, jura malgré lui le capitaine, on dirait que c'est moi du temps que j'étais jeune et que je ne portais pas de barbe. Avec ma casquette à l'envers, y a pas de doute! Pendant que je bourlinguais autour du monde, mon ombre m'attendait au pays! Excuse-moi bon Dieu si j'ai juré, mais je suis foutrement content d'être de retour au .

Et tout heureux, le capitaine entra au bar du Bouffay se jeter une petite bière. Dès qu'il pénétra dans la salle, un inconnu l'accosta.

—Tiens donc, Loïc, te voilà, ça faisait une paye...

—Ange, ? interrogea le capitaine.

L'homme hochait la tête et Loïc prit place à côté de son vieux copain de l'école primaire qu'il n'avait pas vu depuis cinquante ans.

Un peu plus tard dans la soirée, tous les parents de la ville se réunirent devant la mairie, inquiets de n'avoir pas vu leurs enfants depuis la fête. Le capitaine les rassura.

— C'est bien que les jeunes aient envie de voir le monde, dit-il aux parents, qu'ils partent en bateau, à pied ou simplement en fermant les yeux pour rêver un peu plus loin que l'écluse, c'est normal. Ils reviendront. Les bretons, c'est comme les ronces, ça part de terre, ça fait en tour dans l'air, mais ça revient toujours dans la terre. Quand ils s'en vont au bout du monde, leur ombre les attend au pays. on finit toujours par retrouver son ombre.

© Dominique Lemaire 1993.